

OSS 117, quand Roland Piguet prend la relève

On a toujours tenu, dans notre indifférence, et dans notre inculture aussi, pour petite littérature ces romans d'espionnage où régnait en maître, à l'époque, notre fameux Jean Bruce (1921-1963), de son vrai nom Jean Brochet, qui eut la malheureuse idée de jeter sa voiture contre un arbre à 200 km/heure. On gagnait de l'argent à la pelle, on le claquait avec de jolies bagnoles, et l'on roulait sans discernement. La conclusion est élémentaire. Et si elle ne l'était pas par quelque bolide, elle le devenait par un usage immodéré du tabac. Pour preuve les décès presque toujours prématurés des auteurs de ce type qui composaient tous ou presque la cigarette aux lèvres. Les photos en font foi.

Quant à cette sous-littérature, tel était tout au moins notre jugement, on savait simplement qu'il s'agissait d'histoires sans grande valeur, avec juste une pincée de sexe pour agrémenter le tout et attirer le lecteur, aussi petit voyeur de derrière les fagots. On vendait cette production dans les kiosques, de gares en particulier, ouvrages que l'on lirait ensuite lors d'un voyage afin de se faire passer le temps et puis qu'on jetterait tout simplement par la fenêtre, ou que l'on mettrait dans la poubelle du wagon.

Voilà l'état des lieux. Aujourd'hui encore on n'a jamais lu une seule des productions signées Jean Bruce. Par contre on s'est plongé dans la suite des aventures du fameux Hubert Bonisseur de la Bath proposée par l'épouse du maître, Josette Bruce (1920-1996).

Or l'on sait que celle-ci n'eut peut-être jamais l'occasion d'écrire un seul de ces romans elle-même, mais qu'elle engageait pour se faire des « nègres ». Parmi ceux-ci un fameux, Roland Piguet.

Dans toute la production signée Josette Bruce, il est impossible naturellement de savoir quels furent les titres produits par notre écrivain combier. Celui-ci en fait, alors qu'il devint « l'employé » de Josette Bruce, on sait par ailleurs qu'il était ami du couple, abandonne semble-t-il son propre héros, L'Épervier, pour s'attacher plus spécialement à OSS 117, de beaucoup plus connu dans la production si particulière des romans d'espionnage, genre bien entendu aujourd'hui passé de mode.

Notre première lecture de cet agent secret est : OSS s'expose, paru en 1970 aux Presses de la Cité. Vu le style, nous pourrions l'attribuer à Roland Piguet. Et ce récit, loin d'être cette insignifiance que l'on aurait pu croire autrefois, se trouve être une aventure d'espionnage, on est toujours en plein dans la guerre froide, bien menée et surtout bien écrite, avec ce soupçon de sexe que la série comporte inévitablement

Roland Piguet se révèle une fois de plus un grand maître du genre. Cette aventure se passe surtout à Osaka, au Japon, où eut lieu « l'Expo » universelle de 1970, celle-ci visitée par 64 210 000 personnes. C'est dire la concentration unique d'êtres humains, japonais en particulier, que l'on put fréquenter en ces lieux par ailleurs déjà surpeuplés. L'air vous manque !

Un ancien agent secret russe, déclassé, a été envoyé pour surveiller le pavillon de son pays. A son retour en URSS, il finira très certainement ses jours en Sibérie. Deux nations, la France et l'Amérique, pensent qu'elles pourraient mettre la main sur cet homme, en premier lui permettre de gagner leur pays respectif et en second lui faire cracher ce qu'il sait de tous les dessous de l'empire soviétique. Deux hommes entrent donc en compétition pour enlever Dantchenko, car tel est le nom de la future « victime », Hubert Bonisseur de la Bath, travaillant pour les Américains, et c'est assez étrange avec un tel nom, et Forestier qui, quant à lui, œuvre pour le service des renseignements français.

Dans le cadre surpeuplé de l'exposition universelle, les deux hommes, qui se connaissent, et parfois même s'apprécient, vont se livrer à tous les coups fourrés afin d'être l'un ou l'autre le premier à coincer le Russe, objet de toutes les convoitises. Mais ici se mêlent d'autres partenaires, qui ne sont rien d'autres que des Japonais épris de communisme, ceux-ci œuvrant dans le cadre d'Armée Rouge.

Qui réussira à l'emporter, après quelques cadavres laissés dans leur sillage ? Mais OSS 117 bien sûr. Et celui-ci, entre deux filatures, entre deux éliminations, aura le temps de lever une jolie et jeune japonaise avec laquelle il passera pour le moins une nuit très agréable.

Le tout, on l'a dit, ficelé de main de maître. Sans aucun doute, un coup de Roland Piguet qui paraît être si bien documenté sur l'exposition universelle d'Osaka, qu'on pourrait facilement croire qu'il a participé lui-même à sa conception.

Etonnant !

Un extrait :

Là, trois plates-formes circulaires, munies chacune d'une centaine de sièges, étaient installées en triangle dans l'enceinte, elle-même circulaire. Les murs étaient constitués par une succession ininterrompue d'écrans de projection incurvés. Les bouches de centaines de haut-parleurs apparaissaient partout, du sol au plafond de plastique boursouflé.

Tandis que les hôtessees vêtues d'uniformes pourpres faisaient asseoir les visiteurs, Hubert prit place dans un des fauteuils entre un vieux Japonais au visage racorni et une fillette aux cheveux coiffés en nattes qu'accompagnaient ses parents.

Tous les sièges furent rapidement occupés, sans que Dantchenko ait fait son apparition. Les lumières s'éteignirent et le spectacle commença.

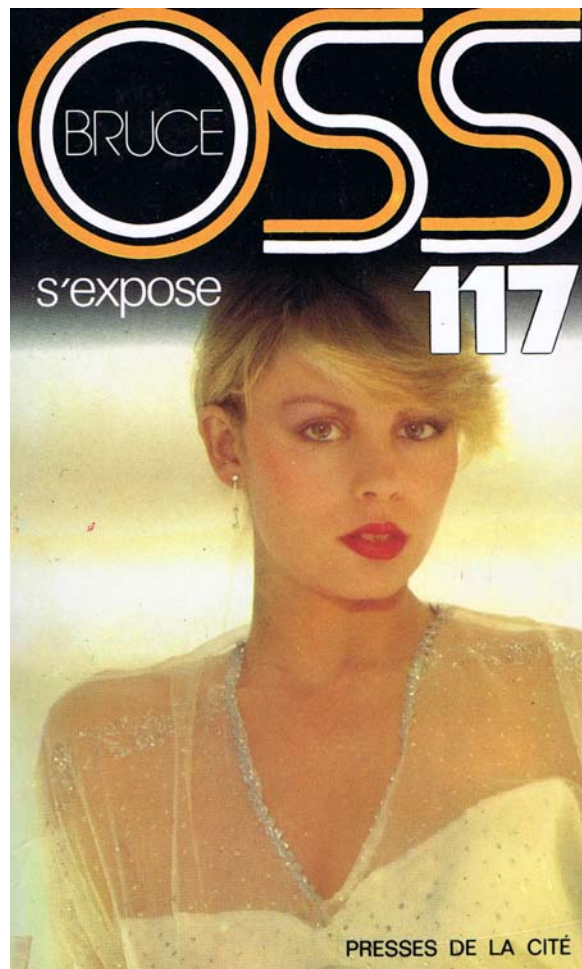
D'un seul coup, les murs s'embrasèrent tous ensemble et un tonnerre de musique jaillit des haut-parleurs. Tandis que les plates-formes se mettaient à tourner sur elles-mêmes en même temps qu'autour de la salle, les écrans entreprirent de déverser un flot de lave en fusion sur les spectateurs. Le plafond s'était transformé en une masse menaçante de rocaille livide striée d'éclairs

aveuglants et donnait l'impression de s'effondrer sur l'assistance. Impossible de savoir si c'était lui qui descendait effectivement ou si c'étaient les plates-formes qui montaient. La musique était accompagnée de hurlements en japonais et devenait de plus en plus forte, atteignant par instants la limite du supportable.

Les écrans projetaient maintenant un raz de marée gigantesque. C'était terrifiant, mais aucun spectateur ne bronchait. Ensuite, ce fut le déferlement de la mousson et une effroyable trombe d'eau s'abattit sur les murs.

Pendant près de dix minutes, les spectateurs évoluèrent dans un univers véritablement démoniaque, puis les lumières furent rallumées et l'assistance se leva docilement pour sortir, toujours sans un mot. En Europe ou aux Etats-Unis, on aurait entendu des cris ou des exclamations. Ici, rien ! Pas même un acquiescement ou un murmure de désapprobation¹.

Si tout cela n'est pas prémonitoire, et surtout si tout cela n'est pas de la plume de Roland Piguet...



Précisons que l'image de couverture n'a strictement rien à voir avec l'aventure, et qu'elle est en conséquence purement racoleuse ! Il faut bien vendre, que diable ! Et les OSS 117, à l'époque, ça se vendait !

¹ OSS 117 s'expose, 1970, pp. 89-90.